

Revue critique de fixxion française contemporaine

32 | 2026
Fictions sportives

Le cyclisme et la mort

Laurent Demoulin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/fixxion/16378>
ISSN : 2295-9106

Éditeur

Ghent University

Référence électronique

Laurent Demoulin, « Le cyclisme et la mort », *Revue critique de fixxion française contemporaine* [En ligne], 32 | 2026, mis en ligne le 15 juin 2026, consulté le 15 juin 2026. URL : <http://journals.openedition.org/fixxion/16378>

Ce document a été généré automatiquement le 15 juin 2026.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Le cyclisme et la mort

Laurent Demoulin

Rien ne vaut, pour rêver et retrouver fugitivement l'essence du passé, une seule image, rare, précieuse, iconique, comme cette photo aux couleurs légèrement passées d'Eddy Merckx en couverture d'un vieux magazine de cyclisme conservé sous film plastique aperçue à l'improviste à l'étal d'un bouquiniste, avec le maillot jaune du Tour de France ou l'émouvant maillot couleur havane de la Molteni, qui réactive le passé avec une sûreté bien plus grande que ce que pourrait nous procurer le foisonnement de détails inutiles d'une fastidieuse rediffusion télévisuelle.¹

Préambule

- 1 Rien n'est plus captivant que le spectacle sportif... à condition d'être féru du sport dont il s'agit. Qui n'est pas passionné s'ennuie. Le fan exclusif de basket ne comprend pas qu'au foot les matchs nul 0-0 ne soient pas formellement interdits. À l'inverse, le footeux trouvera sans valeur, à force de se multiplier, les paniers au basket, trop facilement marqués par des joueurs gigantesques. Non seulement les formules 1 paraissent, au spectateur occasionnel, inhumaines (et inutilement polluantes) mais, en outre, sur l'écran de télévision – nul ne sait par quel miracle –, elles n'ont même pas l'air d'aller vite. Pourquoi diable les joueuses et joueurs de tennis font-elles et ils, toutes et tous, rebondir 250 fois la petite balle jaune avant de servir ? On ne leur a pas dit qu'ils et elles étaient filmés ? Et que faire, lorsque tous les deux jeux, il faut les contempler assis-es sur leur siège en train de boire un coup ou de triturer leur raquette, avec cet air absent, profond, philosophique ou romantique, de l'être humain qui réfléchit à ce qu'il va manger le soir ? Combien de défaites et de victoires sont dues, de façon décevante, dans chacune de ces disciplines, à la chance, à la malchance, à une

blesse inopinée, à un défaut dans le matériel, à une erreur d'arbitrage, à une chute, à un accident, à la maladie, au dopage, à la tricherie, à la feintise (se laisser opportunément tomber dans le rectangle), à l'intervention d'un spectateur, à la faute violente... ? Pourtant, malgré tous ces défauts, si vous vous y laissez prendre, répétons-le, un bon match, une belle course s'empareront de vous plus viscéralement qu'un *thriller* littéraire ou même cinématographique. Qui hurle sa joie à la fin d'une scène ? Personne ! Seuls les applaudissements au terme d'un morceau de musique enlevée, lors d'un bon concert, peuvent espérer rivaliser avec les hurrahs des supporters. La littérature semble bien cérébrale en comparaison. A-t-elle intérêt à s'emparer de ce thème ?

- 2 La question mérite d'autant plus d'être posée qu'il existe des points communs remarquables entre le spectacle sportif et la littérature romanesque (c'est moins vrai pour la poésie). Le plaisir, de part et d'autre, repose, entre autres, sur la tension narrative, puissamment décrite par l'ami Baroni², principalement sur le suspense, et sur un principe d'identification (à une équipe, à un sportif·ve ou à un personnage), "projection" que le dernier Barthes présentait comme "le ressort même de la littérature"³. Les commentateurs sportifs ajoutent volontiers un troisième point commun : le style. La notion n'est cependant pas tout à fait claire dans la mesure où elle mêle deux critères somme toute fort différents : d'abord, l'adresse, qui relève d'aptitudes physiques hors du commun, et, secondairement, l'audace, qui présente un caractère presque moral. Sont à ces deux égards volontiers considérées comme des *artistes*, John Mac Enroe, Justine Henin ou Roger Federer en tennis, Pelé, Maradona, Zidane, Eden Hazard ou Messi au football, Roger De Vlaeminck ou Mathieu Van der Poel dans les labourés du cyclo-cross ou à Paris-Roubaix. Mais il s'agit d'une métaphore qui ne trouve sa justification, quant à l'adresse, que durant de très rares moments où s'exprime une remarquable *diction* (pour reprendre un terme de Genette) : une volée volée à la pesanteur, un dribble particulièrement distingué, une danse à vélo sur du sable, de la boue ou des pavés mal équarris. L'exploit, que consigneront les archives, dure si peu de temps qu'à la télévision, il est ensuite inévitablement repassé au ralenti. En outre, le style artiste n'est pas nécessaire pour l'emporter, tant s'en faut. Certains grands champions sont connus pour sacrifier la beauté ou le panache sur l'autel de l'efficacité, au risque de la monotonie ou de l'inélégance. Lendl, qui était considéré comme un âpre calculateur et que le philosophe Gilles Deleuze citait comme exemple de joueur "pas créateur"⁴, a pourtant battu Mac Enroe en 1984, lors d'une finale de Roland Garros passée dans les annales. Au football, songeons aux buteurs qualifiés de "cliniques", peu impliqués, mais au tirs efficaces et cruels : un seul ballon suffit à Gerd Muller, Harry Kane ou Luis Suarez pour crucifier le gardien adverse⁵. Quant au cyclisme, que dire des victoires répétitives et chronométrées d'un Indurain au Tour de France ? En ce qui concerne l'adresse et l'élégance, Rodrigo Benkens, commentateur sportif à la télévision belge, a un jour comparé la façon dont Chris Frome, quatre fois vainqueur du Tour de France, tient son guidon en escaladant les cols à celle dont les chalands poussent leur caddie dans les supermarchés. Olivier Haralambon, un des auteurs qui vont être lus ici et qui estime pourtant que "la beauté [...] est au principe même"⁶ du cyclisme, avoue, au sujet de ce coureur :

Christopher Froome, [...] athlète aux qualités incontestées, donne à voir en guise de style une parodie attentatoire à la valeur iconique du champion.

Là même où il est le plus redoutable, il est aussi le plus laid. (*CetO* 134-135)

- 3 La littérature romanesque se distingue donc peut-être par une certaine permanence du style, qui se limite rarement à quelques mots exceptionnels et qui tolère peu les contre-exemples : qui seraient les Froome ou les Lendl de la plume, c'est-à-dire les grandes auteur·rices écrivant mal ou n'ayant pas de style ? Certes, la distinction entre littérature légitime et littérature industrielle pourrait nous aider à les dénicher au cœur de celle-ci, mais il s'agit de champs différents, celui de la production restreinte et celui de la production de masse, alors que c'est dans les mêmes stades, sur les mêmes terrains ou les mêmes routes, que s'affrontent les champion·nes artistes et les opportunistes. Ce n'est d'ailleurs peut-être pas un hasard si, au plus fort de la modernité, la littérature légitime a cherché à se passer de l'identification (en désarticulant le personnage) et du suspense (en déstructurant l'intrigue), ces armes trop faciles, au moment où, historiquement, le spectacle sportif prenait son ampleur. Aujourd'hui, elle est nettement battue par la concurrence sportive et, de peur d'être vouée au même sort que la poésie, qui n'est plus guère lue, elle hésite à deux fois avant de se passer de ces ressorts efficaces, l'identification et le suspense, que ne dédaignaient ni Balzac ni Hugo.
- 4 Voilà pour la littérature et le sport en général. Mais si l'on se penche sur un sport en particulier, en l'occurrence le cyclisme, on aperçoit un autre lien, thématique celui-là, et qui se donne à lire exemplairement dans la littérature que le vélo a générée récemment : la fascination de la mort.

Corpus

- 5 Commençons par un tour d'horizon du corpus qui va me permettre de corroborer cette dernière affirmation. Six titres concernent le cyclisme professionnel : *54x13* (1996) de Jean-Bernard Pouy, *Marco Pantani a débranché la prise* (2015) de Jacques Josse, *Le versant féroce de la joie* (2014), *Le coureur et son ombre* (2017) et *Mes coureurs imaginaires* (2019) d'Olivier Haralambon et *21 virages* de Fred Poulet (2025). Notons déjà que trois de ces cinq livres sont centrés sur deux coureurs morts jeunes à la suite de problèmes de dopage : *Le versant féroce de la joie* est consacré au Belge Frank Vandenbroucke, les romans respectifs de Josse et de Poulet se penchent sur le destin de l'Italien Marco Pantani – celui de Josse inscrivant métaphoriquement la mort dès son titre⁷.
- 6 *Le grand horizon* (2025) de Lola Nicolle est consacré à la pratique de l'ultracyclisme, plus précisément de la *Transcontinental Race* qui consiste à parcourir à vélo, seule et sans aide, 4 000 kilomètres entre le port de Bourgas en Bulgarie et Brest. L'écrivaine met en scène et en selle Vincent, un coureur fictif, lors de l'édition de 2019, remportée, dans le livre comme sur la route réelle, par Fiona Kolbinger, qui a été plus rapide que tous ses adversaires masculins.
- 7 Enfin, en contrepoint, *Disparaître* de Lionel Duroy (2022), au titre déjà funèbre, échappe au domaine de la compétition : le narrateur est un écrivain baroudeur français de 70 ans qui décide de parcourir l'Europe, lui aussi, mais d'ouest en est cette fois, vers Stalingrad, dans l'espoir de fuir son quotidien et de mourir en pédalant...

Formes

- 8 Ce corpus est très varié stylistiquement et narrativement. Quant au phrasé, la plupart des auteur·rices optent pour le dépouillement de mise aujourd'hui. En général, les métaphores sont rares et les phrases assez brèves – sauf chez Haralambon, dont le style est carrément baroque et chez Pouy qui a opté pour une disposition rythmée en vers libres. Les métaphores que je relèverai *infra* n'en seront que plus significatives.
- 9 Quant à la forme narrative et au genre, presque tous les cas de figure sont exploités ici. Qu'on en juge. *Le grand horizon* est un roman choral à la troisième personne qui épouse tour à tour le point de vue de l'ultracycliste puis de personnes de son entourage (en termes genettiens : narrateur hétérodiégétique à focalisation interne variable ou multiple). *Disparaître* épouse la forme de l'autofiction en *je*, qui passe sans cesse du récit rétrospectif au journal écrit sur le vif (narrateur autodiégétique à focalisation interne fixe passant du *je-narré* au *je-narrant*, et par conséquent de la temporalité simultanée à la temporalité ultérieure). *Marco Pantani a débranché la prise* est un roman factuel à la troisième personne, très descriptif, qui hésite entre la plongée dans la conscience du héros malheureux et la froide technique de la caméra (narrateur hétérodiégétique, variation entre focalisation interne fixe et focalisation zéro), tandis que les deux autres romans centrés sur des coureurs ayant existé (*Le versant féroce de la joie* et *21 virages*) n'hésitent pas à décrire les pensées les plus intimes de Vandembroucke pour l'un, de Pantani pour l'autre. Ces deux textes n'explorent pas pour autant les mêmes dispositifs. Haralambon, qui a été coureur cycliste et qui a bien connu Vandembroucke, se donne parfois la parole, endossant ainsi le maillot d'un narrateur à la fois discret par sa présence et indiscret par ce qu'il révèle de son ami décédé : son roman est globalement en *il* mais il laisse parfois émerger un *je* (narrateur homodiégétique non autodiégétique et focalisation interne sur le personnage principal). Poulet cède sa place de narrateur alternativement à Pantani lui-même, dont nous pénétrons la pensée jusque dans son sommeil la veille de l'étape du Mont Ventoux au Tour de France 1997 selon le principe du monologue intérieur, et à Christina, la fiancée danoise du champion, dont nous lisons le journal intime (deux narrateurs autodiégétiques, focalisation interne variable, narration simultanée et discours immédiat pour le coureur, narration ultérieure pour son amie). *54x13* est également un monologue intérieur, mais il s'agit cette fois d'un coureur fictif, qui s'est lancé dans une échappée en solitaire, lors d'un Tour de France réel, celui de 1990 (narrateur autodiégétique, focalisation interne sur le *je-narrant*, narration simultanée et discours immédiat). Les deux livres d'Haralambon qu'il reste à décrire n'épousent pas la même forme que *Le versant féroce de la joie* : dans *Le coureur et son ombre*, l'auteur parle en son nom et le texte oscille, d'un chapitre à l'autre, entre le récit autobiographique, le roman factuel et l'essai (narrateur autodiégétique et focalisation interne variable entre le *je-narré* et divers personnages). Enfin, *Mes coureurs imaginaires* est un recueil de nouvelles mettant en scène à la troisième personne à chaque fois un coureur différent (narrateur hétérodiégétique, focalisation interne fixe, mais qui change à chaque nouvelle). En outre, le livre s'apparente, selon le paratexte, à un recueil de devinettes : les noms propres ne nous sont pas confiés alors qu'il s'agit d'autant de portraits de coureurs réels. Avouons cependant que, si certains d'entre eux sont clairement identifiables (le champion banni dont le corps est "allégé d'un testicule"⁸ ne peut être que Lance Armstrong) et que d'autres se laissent deviner (le vainqueur facétieux de Paris-Roubaix dans "Jésus jardinier" doit être Peter Sagan), la

plupart ont échappé à ma sagacité ou semblent assez archétypaux pour correspondre à de nombreuses petites gloires du passé (comme le coureur flamand du texte intitulé “Le reconverti”).

Configurations de la mort

- 10 Le cyclisme ne donne donc pas lieu à une prose uniforme, tant s’en faut. Passé ce premier constat formel, il est temps d’entrer dans le vif du sujet. C’est un peu au hasard qu’en réponse à l’aimable proposition de Denis Saint-Amand, après n’avoir lu que *Disparaître* de Duroy, j’ai proposé le titre “Le cyclisme et la mort”. À ma grande surprise, j’ai ensuite constaté qu’absolument tous les romans du corpus laissent une immense place à ce thème. Aussi allons-nous abandonner, durant les lignes qui suivent, l’approche par roman ou auteur·rice, pour adopter un point de vue transversal (et somme toute structural), en envisageant l’ensemble des textes comme s’il s’agissait d’un seul et même grand livre, pour y décrire les différentes configurations à travers lesquelles s’exprime cette obsession sémantique.

Les trois morts factuelles : les champions décédés à la suite d’un accident

- 11 Ce n’est sans doute pas par hasard qu’en 1996, Jean-Bernard Pouy a choisi pour cadre de son roman en vers le Tour de France 1990 : celui-ci a été assombri par la chute mortelle d’un jeune coureur italien, Fabio Casartelli. Ce drame, en effet, ressurgit sans cesse dans la pensée du coureur fictif lors de son échappée en solitaire. Il s’agit d’un véritable leitmotiv obsédant, qui est d’ailleurs décrit comme tel : “Mon cœur se serre, j’ai Casartelli en tête”⁹. Le motif revient quatorze fois dans le texte, parfois au prix d’une métaphore personnalisante comme “la montagne est en deuil” (54x 66), ou d’une métonymie quand le coureur songe au commentaire d’Eddy Merckx qui a critiqué le maintien du podium à la fin de l’étape fatale en déclarant : “ils applaudissent la mort de Casartelli” (54x 68). Le drame donne même lieu à une réflexion métalinguistique :

Fabio le mort,
Casartelli le
mortellement blessé,
les journalistes disent
“mortellement blessé”
pour ne pas avoir à dire “mort” tout simplement.
Un mort dans la course,
la course à la mort. (54x 123)¹⁰

- 12 Le sort tragique de Casartelli donne également lieu à des évocations dans les deux romans consacrés à Pantani, de façon assez objective dans *Marco Pantani a débranché la prise*¹¹ et, dans *21 virages*, à deux reprises, d’un point de vue subjectif. La seconde occurrence, qui prend place lorsque le grimpeur italien songe au cimetière qu’on longe durant l’ascension de l’Alpe d’Huez, est assortie d’une réflexion existentielle : “Le rien derrière le pourquoi, c’est aussi Fabio Casartelli mort, ce petit cimetière dans la montagne et moi qui monte sur cette route à 9%, les jambes douloureuses. Cela n’a aucun sens”¹².
- 13 Dans *Le grand horizon*, avant le départ, une minute de silence est organisée en l’honneur de deux cyclistes morts en course, dont Mike, le fondateur de la discipline. Là aussi,

l'évocation est lourde de sens – elle se termine même sur une note paradoxale (nous y reviendrons) : “si le meilleur d’entre eux [...] a pu ne pas revenir, alors comment ne pas y songer ? Mais l’idée de l’accident est également l’idée absolue ; celle qui justifie tout”¹³.

- 14 D’autres morts accidentelles de champion sont évoquées çà et là dans le corpus : Rivière (54x 69), Osterbosch (54x 119), Cepeda (MPdp 20), Serse Coppi, le frère de Fausto (MPdp 27) et Monsere¹⁴. Pouy entame même une liste nécrologique :

1935, l’Espagnol Cepeda meurt dans les Alpes.
Et qui se souvient de Wim Van Est disloqué dans l’Aubisque ?
Et Simpson bien sûr
et, paraît-il, un mec qui se serait noyé
en, 1910 du côté de Nice. (54x 73)

- 15 Sortant du contexte direct des accidents, Jacques Josse, pour sa part, dresse

la longue liste des cyclistes décédés brutalement, la plupart à la fleur de l’âge, les plus récents [...] s’appelant Denis Zanette, 31 ans (mort subitement le 10 janvier 2003, chez son dentiste) et José-Maria Jiménez, 32 ans (crise cardiaque, le 6 décembre 2003, dans un hôpital psychiatrique de Madrid où il était soigné pour dépression). (MPdp 97)

Les trois morts factuelles : les champions victimes du dopage¹⁵

- 16 Son nom s’est déjà glissé dans l’avant-dernière citation : dans le corpus apparaît à plusieurs reprises la figure incontournable de Tom Simpson, mort dans l’ascension du Ventoux durant le Tour de France 1967 notamment en raison d’une prise d’amphétamine (MPdp 74 et 54x 60). Pouy le qualifie de “martyr” (54x 121).

- 17 Et ce n’est pas non plus par hasard que les deux champions qui se sont retrouvés au centre d’un roman, Pantani et Vandembroucke dit Vdb, sont décédés des suites d’une overdose, la drogue n’étant dans leur cas qu’un prolongement du dopage. La mort n’est pas un détail dans leur histoire : le livre d’Haralambon s’ouvre d’ailleurs sur un prologue qui décrit une tentative de suicide du champion belge (VFJ 15-18). En outre, une page met en scène le trouble que celui-ci a ressenti en apprenant le décès de Marco Pantani (VFJ 303). Certes, il s’agit de deux coureurs flamboyants et généreux, qui avaient le sens de l’attaque spectaculaire. En outre, ils n’étaient pas infaillibles, ce qui participe du mythe, comme le note Marc Augé : “Comme dans l’Iliade, c’était les héros les plus vulnérables, les héros au talon d’Achille, qui étaient aussi les plus fascinants : Fausto Coppi et Charly Gaul, plus que Bobet ou Anquetil”¹⁶. Mais, dans la mesure même où elles rendent cruellement sensibles leur talon d’Achille, leurs fins respectives et similaires participent sans aucun doute à la fascination qu’ils ont exercée sur le public – Josse rapporte que 20 000 personnes ont assisté à l’enterrement de Pantani (MPdp 98) – et sur nos écrivains. Haralambon, en revenant sur le cas de Vdb dans *Le coureur et son ombre*, est explicite à cet égard :

Quand Franck Vandembroucke [...] empoigne son cintre par le creux pour escalader [...] les presque vingt pour cent de la côte de La Redoute pour y clouer Bartoli, son rival, comme une chouette sur la porte d’une grange, je veux y reconnaître ce sourd et fol espoir théophanique, qui tend à l’annulation de soi et qui, pour le moins, exige *tous les risques*. Voilà pourquoi la course cycliste a pu fasciner jusqu’alors : parce qu’elle est le fait de ceux qui mettent rien de moins que leur peau sur la table. (CetO 105)

- 18 Reste à dire un mot du dopé le plus célèbre de ces dernières années, Lance Armstrong, vainqueur de sept Tours de France avant d'être sept fois déclassé. Certes, il vit toujours, mais Haralambon le décrit comme un "fou furieux" (*CetO* 105) : au sortir d'un cancer qui aurait pu lui être fatal, le Texan a signé un "pacte faustien" (*CetO* 125) pour passer du stade de bon coureur à celui de grand champion. Comme Vdb, "ce qu'il met en jeu n'est rien de moins que sa vie même" (*CetO* 105). Au sujet de la première victoire en montagne de l'Américain, Haralambon, déclare : "sur la ligne d'arrivée, ce jour-là, j'ai vu un mort" (*CetO* 124).

Les trois morts factuelles : l'épuisement (au sens propre) et la peur de l'entourage

- 19 Au Grand Prix de L'Escaut 1996, Vandembroucke est allé tellement loin dans l'effort pour résister seul au retour du peloton des sprinters qu'il a été à deux doigts de l'asphyxie : il n'est "[p]as mort. Mais passé si près" (*VFJ* 73). Du même auteur, *Le coureur et son ombre* se termine en apothéose sur les derniers coups de pédale d'un vieux coureur qui meurt subitement sur son vélo (*CetO* 150-151).
- 20 Dans son autofiction, Leroy, qui espère que "l'effort allait [...] [l]e reposer de [lui]-même" (*D* 120), a pour projet de pédaler vers l'est "jusqu'à tomber d'épuisement au bord de la route, un jour, dans l'Oural peut-être, et mourir" (*D* 118). Sans dévoiler le but ultime de son projet, il prévient ses enfants de l'imminence de son départ. Une de ses filles réagit : "À soixante-dix ans, tu vas repartir ? Mais t'es complètement fou ?"¹⁷ Cela m'amène à une remarque incidente, car les fils du narrateur ne s'inquiètent pas comme leur sœur. Notre corpus illustre, à cet égard, le fait que le rôle du souci est dévolu, selon la logique du *care*, aux femmes. Il en va de même dans *Le grand horizon*. En effet, l'entourage féminin s'inquiète franchement pour la vie de Vincent, l'ultracycliste : sa mère (*GH* 22), sa compagne qui "ne serait pas fâchée [...] qu'il revienne vivant" (*GH* 111), son amie d'adolescence, qui, de façon moins euphémistique, "a peur qu'il meure comme un con sur les routes de Serbie" (*GH* 158). Une fois que cette dernière comprend, grâce au suivi possible sur Internet, que Vincent roule avec un autre cycliste, elle est partiellement rassurée : "Depuis qu'ils s'accompagnent, Pauline a moins peur de la mort" (*GH* 195).
- 21 Nous avons vu *supra* l'aspect paradoxal de la phrase de Nicolle au sujet de l'accident, "idée absolue qui justifie tout". Elle s'éclaire peut-être au gré d'un autre passage où Vincent veut "étrangler l'idée de génie, celle de la mort qui s'impose d'un coup" (*GH* 141). Dans la même veine, l'épuisement parfois n'est pas décrit comme un mal nécessaire mais comme un but en soi, *justifié* par la fascination de la mort. Haralambon défend régulièrement cette idée déjà entrevue à propos du dopage : "l'athlète ne vise qu'à se supprimer lui-même" (*VFJ* 74) ; "la performance consiste à s'approcher de l'abîme" (*VFJ* 71). "Au fond, ils ne poursuivent comme ça rien d'autre que leur mort, à poumon crevé" (*CetO* 97). "Pédaler, c'était la vacuité même. [...] Mourir plutôt que couper son effort" (*VFJ* 137).
- 22 L'idée peut se colorer de connotations religieuses : "ils avaient pédalé religieusement comme des Aztèques se bousculant pour s'allonger sur la pierre du sacrifice" (*MCI* 53). Ou sexuelles : "C'est aussi bon que l'amour, la campagne mouille, si vous savez vous

agiter sur son grand corps ondulé. Nous ne sommes que fonte et fusion, nous ne cherchons qu'à disparaître en elle" (VFJ 136).

Les quatre morts métaphoriques : la fin de la course

- 23 Jusque-là, il a été question de la mort réelle, qu'elle frappe dans un récit factuel (c'est-à-dire qu'elle touche des coureurs ayant existé) ou partiellement factuel (Casartelli dans la pensée du coureur imaginé dans *54 x 13*) ou encore dans un univers diégétique fictionnel (en menaçant le personnage de Vincent dans *Le grand horizon*). Nous allons passer à présent à l'usage rhétorique de la mort. Quel que soit le type de récit, elle sert en effet volontiers de comparant dans des métaphores ou des comparaisons reposant respectivement sur les comparés suivants : la fin de la course (ou de la balade), la fin de la carrière, la défaite et l'épuisement. Commençons par le pied à terre, dont je n'ai repéré qu'une seule occurrence, à nouveau assez paradoxale car reposant sur une antithèse entre le réveil et la mort : "Descendre de vélo est un réveil qui le tue brièvement" (MCI 40).

Les quatre morts métaphoriques : la fin de la carrière

- 24 Dans *21 virages*, Poulet met en scène Charly Gaul, grimpeur luxembourgeois vainqueur du Tour de France en 1958 qui s'est pris d'amitié pour Pantani. L'auteur s'amuse au passage à lui faire citer "un Français" (21V 65) qui l'a qualifié de "[n]ouvel archange de la montagne" (21V 65) et de "Rimbaud du Tour" (21V 65¹⁸). Toujours est-il que Pantani comprend, au contact de ce prestigieux retraité, "qu'un grimpeur vieillit deux fois et meurt deux fois" (21V 34). À ses yeux, l'ancien champion "s'est laissé envahir par la mort" (21V 114). De même, le "reconverti" d'Haralambon, en reconnaissant ses anciens maillots affichés sur un mur, "sent bien qu'il est mort" (MCI 27).

Les quatre morts métaphoriques : la défaite

- 25 Vdb ne vit pas sa 7^e place dans un championnat du monde dont il était le favori "comme une honte mais bel et bien comme une sorte de mort" (VFJ 251). Quand il est rattrapé, Vincent est "dévoré" (GH 108) par son poursuivant, ce qui double la métaphore en évoquant la figure de l'ogre, et un coureur d'Haralambon repris par le peloton est "peu de chose dans ce bas monde où tout périt" (*C et O* 95). Le héros de Pouy, toujours seul en tête, sait que son échappée est "suicidaire" (54x 16) et que "s'échapper c'est se suicider" (54x 156). Bien plus, être rattrapé équivaut à être "exécuté" (54x 156) par le "peloton d'exécution, ah, ça, / ça porte bien son nom" (54x 57). L'ardoisier qui lui annonce que son avance diminue est "comme le messager de la mort" (54x 94).
- 26 En conséquence, si vos adversaires menacent métaphoriquement votre vie, quand c'est vous qui gagnez, vous êtes un assassin. Poulet fait ainsi dire à Charly Gaul : "J'ai saigné tant de cochons que j'ai lâché des coureurs dans ma vie, tuer et grimper, deux choses apprises par moi" (21V 62).

Les quatre morts métaphoriques : l'épuisement

- 27 La précédente métaphore est insistante : que dire de la dernière ? La comparaison entre l'épuisement et la mort ne cesse de se réactiver dans notre corpus. L'image la plus récurrente à cet égard, surtout quand il s'agit d'ultracyclisme, est celle qui fait du coureur un fantôme (*GH* 35, 53, 56, 92, 140, 142, 174, *VFJ* 45, 134, 256, 304, 318, 332, 352, *C et O* 50 et *MCI* 117), un spectre (*GH* 33, *MCI*, 99) ou un revenant (*GH* 120) – soit autant d'images d'une mort fictionnelle, fantasmatique et fantastique. Le coureur qui souffre est “vivant et mort à la fois” (54x 78) et se bat “[j]usqu'à la mort” (54x 97). Si Pantani grimpe le col à toute vitesse, c'est “pour abréger [s]on agonie” (21V 158) et il hait “cette foule venue danser autour de [s]on agonie” (21V 142) – nous y reviendrons. Quand Vincent s'accorde une pause après 13 heures de route, il “rejoint les vivants” (*GH* 76).
- 28 En outre, il arrive que la métaphore se déplace du mort à ses trois royaumes dantesques, réactivant ainsi l'image lexicalisée qui veut que Paris-Roubaix soit surnommée “l'Enfer du Nord” : l'entraînement acharné est comparé au “purgatoire” (*CetO* 123), le dopage “ne promet rien d'autre que le paradis” (*CetO* 102) et la présence massive du public dans un col, pour le coureur qui craque, “c'est comme toutes les fêtes quand on n'est pas d'humeur, ça ressemble à l'enfer. Il pédale dans un tableau de Jérôme Bosch” (*MCI* 68).

Les quatre envers de la mort : la métaphore de la vie

- 29 Sans doute ces métaphores, même si elles sont alimentées par un fond réel, présentent-elles un aspect fantasmatique. Or, les fantasmes sont réversibles comme l'illustrent, dans le domaine sexuel, les couples sadisme/masochisme et voyeurisme/exhibitionnisme. La règle de la réversion est confirmée ici. D'abord, elle se donne à lire explicitement chez Pouy ou le renoncement de l'échappé (se relever) passe d'une valence à l'autre et, par contagion, le vélo aussi, dans l'autre sens :
- Se relever, c'est le contraire de la vie.
Quand on tente de gagner, on se baisse,
quand on veut perdre, on se relève.
Tout à coup je me dis :
Quand on se relève, justement,
la vie revient peut-être.
Avant, sur le vélo,
ce n'est pas la vie,
c'est une non-vie,
une petite mort.
La petite mort de la petite reine. (54x 11)
- 30 Ensuite, aux métaphores dont la mort est le comparant répondent, en miroir, d'autres métaphores où se lisent quatre antonymes du mot *mort* : *vie*, *naissance*, *éternité* et *résurrection* (ou *réincarnation*).
- 31 La première est la plus rare : dans l'effort, le “prodigue” “se sent cruellement vivant” (*MCI* 74) et Pantani éprouve, “dès que la route s'élève, la sensation de vivre enfin” (21V 76).

Les quatre envers de la mort : la métaphore de la naissance

- 32 Dans *Le grand horizon*, les premiers kilomètres sont joliment comparés à une naissance au moyen d'une phrase nominale qui clôt un chapitre : "Un nouveau-né en son premier cri" (GH 54). Vdb en reprenant l'entraînement sentait les "bouffées d'air chaud [qui] le traversaient entièrement, comme un enfant traverse sa mère pour venir au monde" (VFJ 207). Haralambon, dans un passage autobiographique, confie : "J'étais vieux de treize ans mais je me sentais naître" (CetO 34). En accédant à un stade supérieur que sanctionne un nouveau surnom, *Il Pirata*, Pantani s'écrie : "je suis enfin né" (21V 89). Message reçu par Christina, sa compagne, qui écrit : "J'ai vu la montagne comme des vulves qui chaque fois accouchaient de lui" (21V 77). La comparaison est reprise par le champion lui-même, qui la déplace quelque peu et qui, au prix d'une inversion dans l'inversion, lui donne un tour franchement paradoxal en décrivant son escalade en solitaire au milieu de la foule :

J'accouche à l'envers, j'entre dans l'utérus [...] je suis dans l'œuf [...], je suis fœtal.
[...] Je suis la foule qui est la montagne qui est posée à l'envers sur un ciel de plus en plus bleu. Tout repose sur le ciel, c'est sur le ciel que je vais naître à l'envers.
(21V 149)

- 33 Une logique fusionnelle et confusionnelle, que l'on retrouve aussi chez Pouy ("Ça fait du bien de tout mélanger, les étapes et les étapes, / la grimette avec la descente, la joie et la mort" (54x 151)) et chez Haralambon ("On s'accouche soi-même dans la mort" (VFJ 75)), préside à ce puissant paradoxe : auparavant, le championissimo, après avoir déclaré sa haine de la foule (voir *supra*), l'a renversée en un amour identificatoire ("Alors je l'aime, [...] elle est moi" (21V 142)), au point de lui conférer une valeur érotique : "La foule s'écarte et j'entre en elle comme dans Christina, avec volupté" (21V 146). Tout s'enchaîne donc : la montagne est une vulve, la foule aussi, donc la foule est la montagne et, puisque je suis la foule, je suis la montagne. Quant au motif final du ciel, qui renvoie d'ordinaire à l'au-delà, et qui prend ici la place de la terre, il est difficile de circonscrire sa valeur symbolique, sauf à dire que celle-ci est purement poétique. Toujours est-il que l'ensemble est comme subsumé par le thème du retour mythique dans l'univers le plus fusionnel qui soit : le ventre maternel. Ce fantasme, qui veut que la naissance ne soit pas l'antonyme de la mort mais signifie la fin du paradis intra-utérin – et perde ainsi sa valence positive –, se rencontre aussi quand un coureur lâché par un deryn est "expulsé tel un nouveau-né tombant du ventre de sa mère, inapte" (MCI 64). Conséquence de la conséquence, un coureur qu'Haralambon nomme "le spectre" (MCI 99) semble trouver sa force en luttant contre le traumatisme supposé de la perte du paradis maternel originaire :

Alors que la course s'emballait, dans ces moments où la tension monte à la façon du plaisir amoureux, où tout se précipite et où le peloton s'emplit de grincements de freins et de cris brefs, quand il fallait rouler de plus en plus vite et, coude-à-coude, lutter pour se placer dans la succession des virages, la traversée des villages, avant de s'engouffrer dans la rue la plus étroite et de passer cette dernière maison qui s'adosse aux champs et à la pente, il s'appliquait à trouver en lui cette source, à y collecter la suppuration d'une naissance mal refermée. (MCI 105)

Les quatre envers de la mort : la métaphore de l'éternité

- 34 "La connaissance progressive de soi à laquelle correspond l'apprentissage du vélo laisse des traces à la fois inoubliables et inconscientes. C'est là un paradoxe qui fait son

originalité : le paradoxe du temps et de l'éternité."¹⁹ Ainsi s'exprime l'anthropologue Marc Augé dans *Éloge de la bicyclette*. Dans le même ordre d'idées, Haralambon use souvent de la métaphore de l'éternité pour signifier l'intensité de vie ressentie par le cycliste. Elle peut s'exprimer de façon manifeste : sans le vélo et la course, l'écrivain cycliste n'aurait jamais eu "le moindre sentiment de l'éternité – d'une éternité non pas mythologique mais vécue" (*CetO* 13). Mais elle est déjà, en effet, paradoxale quand il s'agit de "l'éternité vertigineuse de l'instant" (*CetO* 100) ou de "petits éclats d'éternité" (*CetO* 93). Ou encore de la densité d'un sprint comparé à l'effort long réclamé par l'ascension d'un col :

Et dire qu'une minute, que quinze secondes sont interminables, voilà qui n'a rien d'un effet de langage. Entre les deux pôles d'intensité s'opère un renversement de l'éternité, qui bascule de l'horizontalité des choses extérieures à l'intériorité verticale de l'instant absolu. (*CetO* 137)

- 35 Enfin, au creux d'un nouveau tourbillon notionnel (éthique-plaisir-temps), Haralambon dit de son "prodigue" : "La morale de sa jouissance, c'est l'éternité" (*MCI* 69).

Les quatre envers de la mort : la métaphore de la résurrection (ou de la réincarnation)

- 36 Les connotations religieuses relevées à propos de l'épuisement (au sens propre) se développent sous plusieurs formes au fil de notre corpus. D'abord, il y aurait une "religion cycliste" (*MCI* 74) : le Pantani de Poulet déclare fièrement : "Mon sport est la seule religion où le public touche les dieux" (*21V* 141). En devenant coureur, le jeune Haralambon a eu l'impression "d'avoir prononcé des vœux" (*CetO* 64), ce qui fait de lui un modeste moine. Ce type de rapprochement ne date d'ailleurs pas d'hier : déjà Barthes parlait de Gaul comme d'un fervent croyant : "À de certains moments, Gaul est habité par un dieu [...]. Mais parfois aussi le dieu l'abandonne"²⁰. Bien qu'Haralambon se méfie des commentateurs qui considèrent que le dopage s'explique par "un trop ardent désir de s'unir à Dieu" (*CetO* 16), sous sa plume, les grands champions ont droit à une comparaison christique, comme le vainqueur de Paris-Roubaix désigné en tant que "Jésus jardinier" (*MCI* 11). Pendant toute une page (*MCI* 17), où il se réfère à la peinture du Titien et à son analyse par Daniel Arasse, l'écrivain-cycliste justifie sa comparaison à cet égard. Il clôt son propos en notant que le public qui se déplace pour applaudir, pendant quelques instants, en plusieurs points de la course, la brève apparition du champion, se ménage "la possibilité d'une nouvelle résurrection" (*MCI* 17). Et s'il se montre modeste en se comparant à un religieux et non à une divinité, Haralambon, changeant de religion, note : "mon être pédalant se réincarne" (*C et O* 54) quand il reprend le vélo après de longues périodes d'inactivité. La (grande) boucle semble bouclée.

Tentative de conclusions : pourquoi ?

- 37 Comment expliquer le lien qui se noue obstinément dans les romans de notre corpus, entre le cyclisme et la mort ? Trois types de raisons seront ici avancées : le premier est d'ordre purement factuel, le deuxième est quelque peu symbolique et le dernier de nature, disons, existentielle.

- 38 Les faits, évidents, d'abord : bien que j'aie insisté sur l'aspect fantasmagique de certaines métaphores, il est clair que, comme le note Pouy, "on a beau ouvrir des routes, / porter ou non des casques / [...] C'est dangereux le vélo" (54x 60). Les énumérations funestes reproduites *supra* sont hélas très partielles : une page de *Wikipédia* relève pas moins de 80 coureurs morts durant une course ou en conséquence directe de celle-ci, la plupart à la suite d'une chute. Aux noms déjà cités, ajoutons ceux du Belge Stan Ockers, qui tombe en 1956 sur la piste des Six Jours d'Anvers, et du Portugais Joachim Agostinho, qui s'est retrouvé au sol à cause d'un chien en 1984 et auquel Dick Annegarn, en 1990, a consacré une chanson : "À cause d'un chien on peut buter, culbuter [...]. Agostinho, c'était toi le plus beau"²¹. L'entraînement aussi peut s'avérer dangereux, comme le rappelle le cas de l'Italien Davide Rebellin, heurté par un camion en 2022, mort sur le coup.
- 39 L'on pourrait multiplier à l'envi les exemples de chutes mortelles, provoquées ou non par autrui, et des conséquences morbides du dopage. Mais la cause est entendue : si la littérature que nous avons parcourue évoque la mort, c'est en partie parce que celle-ci fait effectivement partie de l'univers des cyclistes et que celle-là ne la refoule pas. Or, expliquait l'historien Philippe Ariès, si la peur de la mort est antédiluvienne, "son refoulement est tout aussi ancestral"²². Et cet état de fait s'est amplifié dans les "sociétés les plus industrialisées [dans la mesure où] la mort y a pris la place de la sexualité comme interdit majeur"²³. D'ailleurs, son évidence factuelle n'implique pas nécessairement la présence de la camarde dans la fiction, comme le prouve le cinéma, qui, du moins en France, ne semble pas s'intéresser aux liens entre les vélos et *thanatos*. Contrairement aux écrivains, les cinéastes voient dans le cyclisme professionnel un sujet de comédie : que l'on songe au facteur à vélo qui dépasse des coureurs cyclistes dans *Jour de fête* de Tati en 1948, à Bourvil dans *Les cracks* d'Alex Joffé en 1968 ou, même si le rire y est souvent amer, à Benoît Poelvoorde dans *Le vélo de Ghislain Lambert* de Philippe Harel en 2001²⁴.
- 40 Passons donc à l'argument symbolique, qui présente le défaut de n'être pas propre au seul cyclisme mais à tous les sports individuels : la mise à la retraite des champions y semble plus fatale que dans les sports collectifs. On peut regretter la fin de la carrière de Messi, mais le FC Barcelone, symboliquement éternel, lui survivra – ainsi que l'équipe d'Argentine et les joueurs y porteront toujours "ce maillot rayé bleu ciel et blanc"²⁵ qui, comme les autres vareuses nationales, réveille, selon Jean-Philippe Toussaint, chez l'adulte, grâce à sa permanence, "l'innocente naïveté de l'enfance"²⁶. Certes, le cyclisme se court par équipes, mais celles-ci ne suscitent pas l'adhésion comme un club de foot : personne n'a été supporter de Mercier-Hutchinson ou de Gan-Mercier comme on peut l'être de la Juventus ou de Manchester United : entre 1962 et 1977, ce que l'on criait à tue-tête sur le bord des routes du Tour de France, c'était : "Allez Poulidor !" Ou, mieux : "Vas-y Poupou !"
- 41 Cependant, cet argument ne suffit pas plus que l'évidence factuelle à expliquer l'obsession dont il est question ici. Il faut une autre raison : passons donc à celle que, faute de mieux, j'ai appelée *existentielle*. Pour m'en expliquer, il me faut procéder à un détour.
- 42 Posons d'abord que l'être humain se définit, semble-t-il, entre autres choses, par les caractéristiques de son langage, qui est, comme l'on sait, doublement articulé. Or, la double articulation permet de produire une infinité de messages. Les conséquences de cet état de fait sont innombrables. Retenons-en une pour notre propos : de l'écart entre

cet infini symbolique et la finitude du réel découle, chez l'être humain, une insatisfaction native, que n'ont jamais réussi à endiguer les sagesses orientales ou occidentales, le bouddhisme ou le stoïcisme. En effet, l'être humain se distingue des autres mammifères par l'insatisfaction qu'il ressent vis-à-vis de son corps, mortel, imparfait, lent, inesthétique, fragile et faible. Le cheval n'a pas l'air de se plaindre de son galop, ni la chauve-souris de son vol saccadé, ni l'orque épaulard de son hydrodynamisme marin. L'éléphant trouve-t-il que sa trompe manque de grâce ? Le chimpanzé que son poil est trop dru ? Le mouton que son bêlement est criard ? La baleine se sent-elle en surpoids ? Qui sait ? En tout cas, ils et elles ne cherchent guère à se métamorphoser, comme si leur corps leur semblait parfait – ou du moins adapté à leur condition dans le meilleur des mondes possibles. Rien ne prouve, en outre, que les autres mammifères éprouvent de l'angoisse en songeant au caractère inéluctable de la mort. Au contraire, l'être humain accepte tellement peu sa finitude qu'il s'est presque universellement pris à rêver à un au-delà peu crédible. Il a honte de sa lenteur, regrette de ne pas voler dans le ciel, améliore sa peau en la recouvrant de peaux de bêtes pour lutter contre les ardeurs contrastées du climat. Comme ses ongles ne sont que de pauvres griffes, il les prolonge depuis toujours par un silex dûment taillé, puis une scie, une épée, un revolver. Même son beau cerveau aux mille connexions ne lui suffit pas : il l'a renforcé, il y a plus de 5 000 ans au moyen de l'écriture puis, plus récemment, de l'ordinateur.

- 43 Si l'on s'accorde sur ces prémisses, il est possible de poser l'hypothèse suivante : le cycliste est plus existentiellement humain que le marcheur, d'une part, et que l'automobiliste, d'autre part. Développons. Commençons, à tout seigneur tout honneur, par le marcheur. L'être humain, quand il se promène dans la forêt d'automne, est un sage, qui jouit humblement du *carpe diem*, en contemplant la lumière oblique se déposant sur les feuilles roussies, et qui accepte, du moins momentanément, les limites de son corps animal : il marche à la vitesse que lui impose la nature – seules la qualité de ses chaussures et la chaleur de son paletot le séparent des autres mammifères. Il se repose dans la béatitude de la castration symbolique assumée. Rien de tel chez le cycliste : Haralambon, le plus philosophe et le plus intimement sportif des auteurs-rices de notre corpus, a écrit, à ce propos, une belle page sur la découverte qu'il a faite, enfant, du vélo :

Il n'y a pas à expliquer comme une *conséquence* l'intensité du plaisir que procure le fait de rouler à vélo, parce que le fait de passer de la condition de marcheur à celle de cycliste est une modification de l'être. Après tout n'a-t-il pas fallu se dresser sur ses jambes, se déplier et s'ériger de toute sa hauteur et opiner du chef au-dessus des herbes hautes pour mériter le nom d'homme ? Entretenir avec le sol ce lien d'intermittence binaire qui caractérise la marche, pour sciemment l'abandonner et s'installer sur la fragile succion des pneus : voilà qui peut laisser à un enfant l'impression d'échapper à son destin. (CetO 28-29)

- 44 Quant à l'automobiliste, il est dépassé par la puissance de son véhicule : il est entré dans l'univers de la machine dont sa vie dépend. Le bolide a aboli son humanité intrinsèque. Si le vélo, comme le silex originel, prolonge le corps, la voiture le remplace. Pour un mieux, dira-t-on ? Peut-être. Peut-être pas. L'état actuel du débat, certes appelé à évoluer sans cesse, autour de l'intelligence artificielle montre qu'est peut-être là l'enjeu : l'I.A. prolonge-t-elle notre cerveau ou le remplace-t-elle ? Ceux qui la louent plaident pour la première hypothèse, ceux qui la redoutent pour la seconde : dans le premier cas, elle constitue une belle opportunité, dans le second, elle s'apparente à une sombre menace. Toujours est-il que, pour la voiture, l'affaire est entendue : déjà en

1960, Barthes comparait le moteur des formule I à un cerveau : “Il faut enfin et surtout préparer le moteur. Et sa richesse, comme celle d’un cerveau génial, est embarrassante : ici ce seront douze bougies à changer tous les cinq tours”²⁷. Depuis lors, l’indépendance cervicale du véhicule n’a cessé de croître, car, justement, l’intelligence artificielle s’appête à couper le contact qui subsiste encore entre elle et nous *via* le volant et ces pédales qui ne demandent pas de pédaler (le frein et l’accélérateur) : aux États-Unis, des taxis fonctionnent déjà sans chauffeur.

- 45 Le promeneur est infra-humain, le conducteur supra-humain. Seul le cycliste est pleinement et seulement humain : car la bicyclette atteint un point d’équilibre parfait : celui d’un équitable partage des pouvoirs entre l’être humain et la machine. Sur le plat et en descente, la femme, l’homme et l’enfant se surpassent, se dépassent, volent et s’envolent : “Vélo va, vélo vole / la voie va, où vélo va / Vélo vire, vélo volte / Où va la vie, vélo va”²⁸, chante Dick Annegarn. “Le tout avance avec rapidité, file, penche, volte à volonté”²⁹, écrivait Ponge. Mais, ajoute celui-ci, “[à] certains moments, c’est un martyr, un calvaire, une passion. Tous les muscles à bout de force rompus, le cœur battant, la respiration coupée, et cette impression qu’on ne peut aller plus loin dans son effort”³⁰ : il suffit en effet que la route s’élève un tant soit peu ou que le vent nous fasse face pour que tous et toutes nous retrouvions les limites de notre corps, de nos muscles et de notre souffle, l’insatisfaction native et le sentiment de la finitude. (De ce point de vue, le vélo électrique est, par parenthèses, une aberration totale.) Là où le marcheur et la marcheuse respectent ces limites et le conducteur de bolide les abolit, le/la cycliste pédale donc sans cesse dans la choucroute de la dialectique humaine, qui se joue entre la limite et son dépassement, entre la mort et l’illusion de l’éternité.
- 46 Si s’ajoute à cette dialectique la proximité réelle de la mort et ses images, paradoxales ou évidentes, à travers l’effort intense, le dépassement de soi, naturel ou chimique, la victoire ou la défaite, il n’est pas étonnant que le cyclisme donne lieu à la littérature romanesque, riche, dense et variée, que j’ai cherché à décrire ici.

NOTES DE FIN

1. Jean-Philippe Toussaint, *Football*, Paris, Minuit, 2015, p. 39.
2. Voir Raphaël Baroni, *La tension narrative. Suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, 2007, <Poétique>.
3. Roland Barthes, “Longtemps je me suis couché de bonne heure (1978)”, dans *Marcel Proust. Mélanges*, Édition établie et annotée par Bernard Comment, Paris, Seuil /INA, 2020, <Fiction et Cie>, p. 121.
4. Gilles Deleuze avec Claire Parnet, *L’abécédaire [1988-1989] / “T comme tennis”*, produit et réalisé par Pierre-André Boutang, Éditions Montparnasse, 2004, 3^e DVD. Gilles Deleuze n’use certes pas du terme *artiste* pour qualifier les *tennismen*, mais du mot *styliste*, qui renvoie bel et bien à l’art, et même plus précisément à la littérature : “Un grand styliste, déclare-t-il dans le chapitre *S comme style*, c’est un créateur de syntaxe. [...] Un styliste, c’est quelqu’un qui crée dans sa langue une langue étrangère.” Partant, quant au styliste au tennis, Deleuze propose des distinctions qui ne recoupent qu’à moitié (qui s’en étonnera ?) celles des journalistes sportifs.

D'une part, il oppose les champions "pas créateurs qui portent un style déjà existant à une puissance inégalée", comme Lendl ou Vilas (dont le jeu est "soporifique"), aux "grands créateurs". Parmi ceux-ci, il établit, mine de rien, une seconde distinction entre Borg, "génie" qui a "inventé le tennis de masse" au moyen d'un jeu "prolétaire" facile à reproduire, et Mac Enroe, "l'aristocrate moitié égyptien, moitié russe" aux coups inimitables et donc aristocratiques. Toujours est-il que seuls les créateurs sont des "grands stylistes". Ainsi, selon le philosophe, c'est l'esprit créateur qui fonde le style, pour le champion comme pour l'écrivain, alors que, selon la vulgate sportive, c'est l'audace et, surtout, un surcroît d'adresse qui font qu'un champion mérite le titre d'artiste. Borg, qui ne prenait absolument jamais aucun risque et dont le jeu était répétitif, était un styliste du point de vue de Deleuze, mais nullement un artiste aux yeux des commentateurs journalistiques. Mac Enroe, en revanche, était à la fois styliste pour l'un et artiste pour les autres.

5. Merci, sur ce point, à Lucien Demoulin et à Denis Saint-Amand de m'avoir fait part de leurs lumières footballistiques. Et je profite de cette note pour remercier chaleureusement Maud Hagelstein, philosophe experte en matière de cyclisme, de sa relecture d'ensemble sagace, bienveillante et attentive.

6. Olivier Haralambon, *Le coureur et son ombre*, Paris, Premier Parallèle Poche, 2021 [2017], p. 134. Dorénavant *CetO*.

7. Même si une note du paratexte précise qu'en italien "staccare la spina [...] signifie décompresser, raccrocher".

8. Olivier Haralambon, *Mes coureurs imaginaires*, Paris, Premier Parallèle Poche, 2024 [2019], p. 113. Dorénavant *MCI*.

9. Jean-Bernard Pouy, *54 x 13*, Nantes, L'Atalante, 1996, p. 73. Dorénavant *54x*.

10. Les autres mention de Casartelli ont lieu p. 69, 70, 97, 107, 117, 120, 123, 126, 183 et 186.

11. Jacques Josse, *Marco Pantani a débranché la prise*, Éditions de la Contre Allée, 2015, <La Sentinelle>, pages non numérotées, chapitre 20. Dorénavant *MPdP* suivi du numéro de chapitre.

12. Fred Poulet, *21 virages*, Paris, En Exergue Éditions, 2025, <La nuit d'avant>, p. 30. Dorénavant *21V*. L'autre mention de la mort de Casartelli est située p. 108.

13. Lola Nicolle, *Le grand horizon*, Paris, Phébus, 2025, p. 29. Dorénavant *GH*. On apprendra ensuite que les deux coureurs ont été renversés par une voiture (*GH* 31 et 35).

14. Olivier Haralambon, *Le versant féroce de la joie*, Paris, Premier Parallèle Poche, 2022 [2014], p. 180. Dorénavant *VFJ*.

15. Victimes ? Ou coupables ? Ou les deux à la fois ? Je n'entrerai pas dans ce débat moral épineux. Voir sur ce point : Olivier Haralambon (*CetO* 100 et suiv. et *VFJ* 73-74) et Marc Augé, *Éloge de la bicyclette*, Paris, Rivage Poche, 2010 [2008], p. 45 et suiv. Ajoutons enfin qu'Antoine Blondin, au sujet de coureurs plus anciens, avait osé ce jeu de mots : "Ils ne sont pas dopés, ils sont dupés." (Antoine Blondin, *Sur le Tour de France*, Paris, Mazarine, 1979, p. 57)

16. Marc Augé, *op. cit.*, p. 43.

17. Lionel Duroy, *Disparaître*, Paris, Malet Barrault, 2022, p. 107. Dorénavant *D*.

18. La citation provient (bien entendu) de Roland Barthes, *Mythologies* [1957] / "Le Tour de France comme épopée", *Œuvres complètes I 1942-1961*, Nouvelle édition revue, corrigée et complétée par Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, p. 764.

19. Marc Augé, *op. cit.*, p. 31.

20. Roland Barthes, "Le Tour de France comme épopée", *op. cit.*, p. 764.

21. Dick Annegarn, *Ullegarra / "Agostinho"*, Tôt ou Tard, 1990. Les chansons consacrées à des cyclistes professionnels sont plutôt rares. Il y en a une autre, qui traite à nouveau d'un coureur au destin tragique : "Rimini" de Didier Wampas, qui chante, en 2006, la mort de... Marco Pantani ! Josse cite, en épigraphe, un passage qui se termine par "J'espère que tu n'as pas raté / Le Paradis".

22. Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975, <Points>, p. 184.
23. *Ibid.*, p. 227.
24. Il n'en va peut-être pas de même dans d'autres traditions cinématographiques : en Italie, le vélo est un objet social dans *Le voleur de bicyclette* (1948) de De Sica et le cyclisme professionnel, au temps d'Armstrong et du dopage industriel, donne lieu à un film d'enquête dans *The Program* du Britannique Stephen Frears (2015).
25. Jean-Philippe Toussaint, *op. cit.*, p. 18.
26. *Ibid.*
27. Roland Barthes, *Le sport et les hommes. Texte du film Le sport et les hommes d'Hubert Aquin* [1960], Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 23.
28. Dick Annegarn, *Vélo va / "Vélo vole"*, Tôt ou tard, 2014.
29. Francis Ponge, *Pages d'atelier 1917-1982 / "La promenade à bicyclette"* [1936], Textes réunis, établis et présentés par Bernard Beugnot, Paris, Gallimard, <Les Cahiers de la NRF>, 2005, p. 135.
30. *Ibid.*, p. 136.

RÉSUMÉS

À partir d'un corpus de huit romans – *Le versant féroce de la joie* (2014), *Le coureur et son ombre* (2017) et *Mes coureurs imaginaires* (2019) d'Olivier Haralambon, *54x13* (1996) de Jean-Bernard Pouy, *Marco Pantani a débranché la prise* (2015) de Jacques Josse, *21 virages* de Fred Poulet (2025), *Le grand horizon* (2025) de Lola Nicolle et *Disparaître* (2022) de Lionel Leroy –, cet article se propose d'étudier les liens littéraires qui s'établissent entre deux thèmes a priori sans rapport entre eux : le sport cycliste et la mort. Il apparaît en effet que, dans ces romans qui mettent en scène différents types de cyclistes, professionnels ou amateurs, la mort se présente comme un horizon obsédant. Nous relevons deux principales configurations du thème : les morts factuelles dans la diégèse (accident, dopage, épuisement) et les morts métaphoriques dans le texte (fin de la course, fin de la carrière, défaite, épuisement). En contrepoint de celles-ci, d'autres métaphores se basent sur ce que l'on pourrait appeler les envers de la mort (métaphores de la vie, de la naissance, de l'éternité, de la résurrection). À la suite de cette description structurale et rhétorique, des conclusions s'attachent à réfléchir à cette obsession thématique étonnante en défendant une hypothèse audacieuse et discutable : le cycliste serait plus existentiellement humain que le marcheur, d'une part, et que l'automobiliste, d'autre part.

Based on a collection of eight novels – *Le versant féroce de la joie* (2014), *Le coureur et son ombre* (2017) and *Mes coureurs imaginaires* (2019) by Olivier Haralambon, *54x13* (1996) by Jean-Bernard Pouy, *Marco Pantani a débranché la prise* (2015) by Jacques Josse, *21 virages* by Fred Poulet (2025), *Le grand horizon* (2025) by Lola Nicolle and *Disparaître* (2022) by Lionel Leroy – this article sets out to examine the literary links established between two themes that are, at first glance, unrelated: cycling and death. It appears, in fact, that in these novels, which feature different types of cyclists, professionals or amateurs, death presents itself as a haunting horizon. We identify two main configurations of the theme: actual deaths within the narrative (accidents, doping, exhaustion) and metaphorical deaths within the text (the end of the race, the end of a career, defeat, exhaustion). As a counterpoint to these, other metaphors are based on what might be called the flipside of death (metaphors of life, birth, eternity, resurrection). Following this structural and rhetorical description, the conclusions seek to reflect on this surprising thematic obsession by putting forward a bold and debatable hypothesis: that the cyclist is more existentially human than the walker, on the one hand, and the motorist, on the other.

INDEX

Mots-clés : cyclisme, roman, rhétorique, Tour de France, mort

Keywords : cycling, novel, rhetoric, Tour de France, death

AUTEUR

LAURENT DEMOULIN

Université de Liège